

Penser au royaume du soleil couchant

La mer, la limite, de Thierry Hentsch. Éditions Hélotrope,
« Conjonctures », 84 p.

Nicolas Lévesque

Numéro 216, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2007). Penser au royaume du soleil couchant / *La mer, la limite*, de Thierry Hentsch. Éditions Hélotrope, « Conjonctures », 84 p. *Spirale*, (216), 46–47.

Penser au royaume du soleil couchant

LA MER, LA LIMITE de Thierry Hentsch
Éditions Hélotrope, « Conjonctures », 84 p.

par NICOLAS LÉVESQUE

La mer possède une force d'attraction mystérieuse, elle nous indique la présence d'un monde caché, insondable, qui laisse derrière lui, sur le sable, des algues séchées, des coquillages, des bouteilles et des carcasses, autant de messages énigmatiques qui témoignent d'un monde invisible où se dévorent des peuples dans les vallées de montagnes sous-marines. Depuis le rivage, Thierry Hentsch se tient à l'orée, sur la lisière, entre la vie et la mort. Il côtoie « ce qui fait défaut », dans « l'apprivoisement du manque » et « la forme toujours recommencée de l'amour du monde ». Il est debout, les pieds sur la frontière de l'écriture, tout texte étant « à la fois parfaitement clos et une invitation à l'ouverture » ; « la mer donne ensemble l'idée d'infini et de limite. » Comment résister à ce petit essai libre (précédé d'une préface de Suzanne Jacob), à cette superbe publication posthume où le penseur fait l'expérience du bout de sa pensée ?

Pendant la lecture, je me suis mis à rêver au jour où l'on enseignera aux enfants que la terre est bel et bien ronde, mais qu'il y a plus important encore : elle est plate, c'est une plateforme, une scène en orbite qui flotte dans le vide, bordée de chutes et d'abîmes. On devrait inventer un grand explorateur qui a frappé le grand mur, le bout du monde, au-delà duquel il n'y a rien, sinon la nuit, le désir de revenir sur son chemin, raconter la rencontre de l'absence. Cela ferait une meilleure histoire que celle des conquérants qui ne connaissent aucune limite, rasent tout sur leur passage, aveuglés par la foi et l'or, célébrés pour leur acquisition d'un nouveau développement résidentiel... « Une fois parvenue au Pacifique, la Raison chère à Hegel ne peut que submerger le Japon, la Chine, l'Inde. L'Asie n'a plus qu'à s'occidentaliser. Jusqu'à l'Islam, qui n'y coupera pas — les autres retardataires, les laissés-pour-compte

suivront ou disparaîtront. Cette vision du monde et de l'histoire, nous y sommes encore, malgré le mea culpa de la décolonisation et de la critique de l'impérialisme, qui n'auront finalement qu'accentué notre bonne conscience et notre cécité. »

De l'incapacité à « s'autolimiter »

Nous venons, paraît-il, de l'océan. Si c'est là une de nos origines, il s'agit également d'une représentation de notre naufrage ultime. Thierry Hentsch sait que son temps est compté et l'océan lui reflète sa mer intérieure : « La finitude est ma condition. Mais je vis en un temps et un lieu qui le supportent mal. L'Occident ne supporte pas la limite. » L'Occident — dont le nom évoque la civilisation qui va vers le soleil couchant — est gouverné par le fantasme de l'illimité, alimenté par l'angoisse de notre finitude. Le capitalisme met en acte cette idéologie de la croissance sans bornes, de l'absence de limites et de la dynamique cumulative du capital. Étant donné les symptômes, impossibles à nier, du malaise de la nature, cette logique de la croissance illimitée rencontre cependant aujourd'hui la nécessité de se fixer des limites. Thierry Hentsch souhaite un approfondissement du discours des mouvements écologistes, en déplorant la tendance du souci écologique à s'inscrire encore dans la perspective d'une gérance magistrale, « dans l'imaginaire débridé de la maîtrise ». On pourrait relancer ce conseil vers « la gauche », dans l'espoir que sa logique déborde de la scène du capital et porte la marque d'une autre dimension, celle du rapport de l'humanité à une limite transcendante — mieux vaudrait dire, avec Derrida, « ultra-transcendante ». C'est s'attaquer aux sources du problème et non seulement à ses symptômes. Autrement dit, on ne soigne pas uniquement la maîtrise par la maîtrise, la raison par la raison, l'argent par l'argent.

Thierry Hentsch ouvre donc la grande question de l'héritage religieux, de ce travail de deuil incontournable que l'on ne cesse de contourner : « La religion s'imposait comme limite venue du Ciel, elle témoignait d'une incapacité à s'autolimiter. Seuls les esprits plus lucides voyaient la nécessité, toute humaine, de cette limite transcendante. » Dans un raisonnement qui échappe à la dichotomie « ou bien croyant, ou bien non-croyant », il se prend « à rêver d'un au-delà des choses humaines dont le nom ne serait plus celui de Dieu ». Depuis cette frontière radicale se déploie le primat du politique, la responsabilité humaine de définir ses limites, de discerner, de trancher, de choisir, de décider, de juger et d'interpréter. D'une certaine manière, la mondialisation actuelle attend encore d'une instance extra-terrestre la tâche d'imposer des limites. La responsabilité ne peut naître que dans le deuil et le rapport à l'impossible. Bien que la mode soit à l'abolition des frontières, Thierry Hentsch insiste sur l'importance de la délimitation en tant que condition de l'existence humaine, car « [...] la limite n'est pas clôture et l'absence de limites ne rend pas plus libre ».

Par ailleurs, la tâche n'est pas simple, puisque la tentation est forte de rétablir les limites à la manière des ordres anciens qui ont eu une fâcheuse tendance à infantiliser leurs sujets, les empêcher de grandir afin de garder sur eux leur emprise. Il n'est évidemment pas ici question d'un retour du religieux, mais plutôt de prendre en charge de façon contemporaine ce qui était auparavant la responsabilité de la religion. Sinon, nous restons des adolescents à la recherche d'une sanction ou d'une castration et nous demeurons, sans le savoir, croyants, dans l'attente du renoncement imposé à notre appétit sans fin par la loi du Père. Actuellement, nous donnons des dimensions divines à la mer qui ne manquera pas de nous rappeler à

l'ordre et de nous punir par ses débordements, ses changements climatiques et ses tsunamis. C'est comme si nous désirions inconsciemment être châtiés pour nos excès. Comme si le capitalisme menait tout droit, par sa démesure, à la recherche du Censeur et du Juge. Nous sommes à l'adolescence de notre séparation de la religion. Incapables encore de réellement la quitter, nous la cherchons, la provoquons ; sans pouvoir encore nous définir une nouvelle identité, nous nous contentons de faire exactement le contraire de ses enseignements (ce qui la garde encore trop présente, sur le plan symbolique, en tant que référence identitaire).

Ce bref essai de Thierry Hentsch, très dense, montre bien qu'une foule de choses restent à être élaborées, interprétées. Infiniment. À commencer par des questions aussi difficiles que celle de la représentation. N'est-il pas fascinant de voir, par exemple, que les croyances juives et musulmanes pointent toutes deux vers un interdit de la représentation, face à une société du spectacle et des idoles en pleine orgie de l'image ? Il est permis de se demander si cette civilisation de l'icône n'est pas, tout simplement, le prolongement de la religion chrétienne (qui serait, actuellement, la plus puissante, celle qui convertit tout sur son passage — après l'Amérique, le monde ?). Par-delà le culte de l'irreprésentable et le culte de l'image, n'y a-t-il pas la chance de penser l'infiltration de l'interdit au cœur de chaque trace ? Au lieu d'imaginer une seule place pour le vide — ce qui ne manque pas d'engendrer des lieux de culte (tant du visible que de l'invisible) —, ne peut-on viser la marque du vide en tous lieux, la trace de l'effacement sur toute archive ? N'est-ce pas cela, la mort de Dieu, des Dieux ?

En outre, l'hégémonie de ce rapport chrétien à l'image et à la représentation révèle la dépendance affolée de

notre société à l'archive, d'une manière plus générale, comme si nous étions habités par la fureur de tout archiver, comme si notre vie privée et publique ne devait rien concéder à l'effacement. Il y a là matière à réflexion et c'est peut-être à cet exercice que nous convie Thierry Hentsch, en ce qui a trait à ces questions dont personne ne peut se proclamer le « spécialiste » : l'absence dans la présence, l'effacement dans la trace, le silence dans la parole, la mort dans la vie. La mer inscrit son passage sur les pierres, mais elle efface les traits sur le sable et ramène tous les châteaux à leur horizon initial.

Le déplacement de l'expérience du manque

Le va-et-vient de la marée évoque aussi une dimension sexuelle, mais l'auteur, dans sa posture philosophique, gardera cet aspect des choses en retrait, en silence, au creux du refoulement des vagues. À l'image de l'histoire des idées, la séduction demeure le secret de l'encre, au fil des pages. Mais n'est-ce pas ce que rencontre l'auteur à la limite du savoir et des religions? Le désir apparaît dans le texte comme sa rupture, son commerce avec la limite, sa respiration. Le désir est ce qui se pointe au bout de sa pensée. Thierry Hentsch constate l'excès qui nous gouverne et tout l'effort de la maîtrise humaine pour le contrôler, l'éteindre, l'arraisonner. Voilà pourquoi son propre discours va plus loin que les concepts (psychologisants) qu'il avance parfois sous le nom du « déni de la mort » et de « l'acceptation de la finitude ». La mort est plutôt à concevoir comme expérience impossible, comme frontière de l'expérience justement; on ne peut l'accepter, ni rêver d'un rapport à la mort qui serait exempt de déni. Si l'on assiste à une répétition sans fin des représentations de la mort et des catastrophes, c'est bien parce que la mort échappe toujours, en partie, à l'archive; elle est ce qui lui manque et provoque son appétit illimité d'archivation.

De plus, le concept du déni de la mort dans le monde moderne laisse entendre qu'il y aurait eu moins de déni de la mort auparavant (ou dans le monde oriental). Rien n'est moins sûr. Le texte a parfois des accents qui frôlent l'idéalisation du passé (et la dévaluation de l'actuel qui ne manque pas de l'accompagner). Dieu offrait-il vraiment une « métaphore du vide »,

comme l'écrit Thierry Hentsch, ou n'occupait-il pas entièrement cette place, bouchant littéralement le vide et masquant du coup sa dimension métaphorique?

Les limites n'ont pas disparu, elles se sont déplacées. L'image apocalyptique de notre actualité me semble plutôt incarner un vestige de la décadence que prévoyait la religion, en cas de séparation... Au lieu de mépriser la superficialité ambiante, par exemple, mieux vaudrait nous demander si notre rapport collectif à la religion n'était pas, déjà, très superficiel.

L'Histoire n'est pas finie, elle a basculé: si on ne voit plus où sont les repères contemporains, c'est parce que l'on cherche encore du côté de l'esprit, alors que nous sommes de l'autre côté de la fameuse opposition, du côté de la matière. Même clivage, nouvelle hiérarchie. À l'heure du matérialisme radical, nos obsessions collectives au sujet de la santé, de l'alimentation, de la technologie et de l'environnement cadrent à merveille avec l'idéologie dominante.

Si vraiment il n'y avait plus de frontières, nous serions tous à l'asile (ce qui est peut-être le cas, diront les cyniques). Mieux vaut aujourd'hui chercher les rapports à la limite dans l'empire des sens et dans l'expérience du corps: bombardés de stimuli, nous cherchons à sentir physiquement la limite de ce que nous pouvons absorber. La consommation massive de nourriture, de pilules et de drogues n'est pas à interpréter comme une compensation de l'absence de Dieu, mais bien comme une diversité de voies qu'indique le matérialisme pour faire l'expérience de la limite. Même à travers la consommation d'objets, le capitalisme donne accès au sentiment de la propriété et la propriété n'est rien d'autre qu'un dérivé de l'affirmation du territoire (et donc, des limites concrètes, empiriques).

Thierry Hentsch énonce que « l'éthique du manque manque à notre temps ». Or, le manque, conçu comme expérience de l'esprit, s'est déplacé vers une expérience du corps: manque de sexe, de muscle, de drogue, de pilule, de nouveau bidule technique qui gonfle le confort physique... On ne cherche plus à dépasser les limites intellectuelles, mais les limites physiques, comme en témoigne chaque semaine le délire normalisé

des magazines scientifiques et médicaux. Les conquistadors ont mis le cap sur de nouvelles terres... La science et la technique ont pris le relais du déni, de l'espoir de la vérité et du salut de l'homme, sans oublier l'imaginaire guerrier et colonial qu'elle transporte, à coups de nouvelles découvertes et de conquêtes de territoires.

De la peur à l'émerveillement

Quelques mots sur les très beaux passages consacrés à la psychanalyse, cette « pensée de la limite » qui révèle une altérité intérieure, une frontière invisible qui nous divise. Il est si rare que l'on en parle ainsi, avec intelligence, sensibilité, par-delà l'ignorance, les lieux communs, les allégeances et les préjugés. (Comment ne pas aimer lire que les frontières entre les disciplines proviennent surtout de l'insécurité des chercheurs!) Peut-être faut-il une certaine formation philosophique pour voir aussi facilement les impasses de la psychanalyse, ses problèmes, et pour en saisir le potentiel révolutionnaire, cette psychanalyse encore à venir. L'exploration freudienne prend des allures parfois typiquement occidentales et métaphysiques lorsque le psychanalyste ressemble à un conquérant de l'inconscient qui ne fait qu'ajouter un nouveau territoire au palmarès des colonisations savantes. Thierry Hentsch voit bien que Freud,

« tributaire du positivisme de son époque et de sa formation médicale, voulait remporter une victoire scientifique ». Il critique également à juste titre l'interprétation réductrice de la tragédie oedipienne qui circule encore aujourd'hui, mais sans mentionner par ailleurs l'importance de la lecture de Lacan.

La conception du temps, de l'histoire et de l'interprétation de l'auteur de *Raconter et mourir* et du *Temps aboli* rejoint celle de la psychanalyse. Son inquiétude à l'endroit d'un Occident qui ignore ses sources, son combat contre les lectures définitives (de Platon, Descartes et Kant, notamment), sa lutte contre les sens clos, fermés, digérés, vissés à l'Histoire, trouve un écho dans le travail analytique de relecture et de retraduction de traces mnésiques inconscientes, qui se déploie tout entier sous le signe de l'après-coup, de la transformation de l'origine en originaire. De même, on peut deviner le métissage de l'analyse des textes et de l'analyse des hiéroglyphes intérieurs dans le constat que « la frontière qui tue, la frontière qui détruit, [...] c'est la limite peureuse ». « Si quelque chose m'a limité », reconnaît-il, « c'est la peur ». Il nous laisse en héritage la responsabilité d'aller à la rencontre de cette peur qui gît aussi au cœur des psychés collectives, dans l'espoir de faire naître le tracé de frontières flexibles, habitées à la fois par la limite et l'infini. ☉

Christian Barré, *Équivalence*, Art actuel et espace public, organisé par Artex, Montréal, 2004
Camion publicitaire, conducteur de camion publicitaire (Stéphane Boudreau)
3 images argentiques transférées sur Lexan
Photo: gracieuseté de l'artiste

